

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 1 (1863)  
**Heft:** 15 [i.e. 11]

**Artikel:** De l'émigration suisse  
**Autor:** Renou, H.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-176563>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 21.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

*Paraissant tous les Samedis*

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

**PRIX DE L'ABONNEMENT** (*franc de port*).

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

**Tarif pour les annonces :** 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

### De l'émigration suisse.

(Fin.)

Nous pensons qu'il serait facile de s'arranger avec le gouvernement de la République Argentine, et d'obtenir de ce dernier, moyennant une somme convenue, le droit, pour la colonie, de s'administrer elle-même, de nommer ses magistrats, de jouir enfin des bénéfices d'une neutralité armée, ce qui, tout compte fait, constituerait une véritable indépendance. Pour faire respecter cette neutralité, indispensable au milieu de populations sans cesse agitées par les guerres civiles, les colons s'organiseraient en milice citoyenne pareille à la nôtre, à cette différence près qu'ils n'auraient pas besoin d'écoles militaires, de camps, etc., etc. Un comité, nommé par le Conseil fédéral, aurait pour mission de surveiller l'administration de la colonie, de soigner les intérêts financiers de la mère-patrie et de servir d'intermédiaire entre la première et la seconde. La Confédération garderait toujours, de plein droit, la haute main sur les affaires de la colonie, dont le caractère serait exclusivement national.

Mais avant d'aller plus loin, il y a un côté épineux de la question qu'il faut aborder bon gré mal gré, c'est, vous le devinez, le côté métallique, la question écus pour tout dire, d'autant plus que pour suivre à notre projet il faut beaucoup d'argent. Les données que nous

exposons dans ces lignes sont trop vagues pour que nous osions préciser les dépenses d'une entreprise aussi considérable par des chiffres, mais nous pouvons les classer de la manière suivante :

- 1° Achat d'une portion de territoire pour être acquis en toute propriété à la colonie.
- 2° Indemnité à payer au gouvernement concessionnaire pour le désistement de ses droits de souveraineté sur le territoire cédé à la Confédération.
- 3° Transport des émigrants et leur installation dans la colonie.
- 4° Avances à faire aux émigrants dépourvus de toutes ressources.
- 5° Paiement des fonctionnaires et frais généraux.

Voilà matière à employer un beau capital; cherchons maintenant de quelle manière on pourrait le réunir sans grever la fortune de l'Etat? Une partie serait déjà fournie par les émigrants agriculteurs, industriels ou artisans qui pourraient disposer de certaines sommes pour l'acquisition des terrains, pour leur voyage et leur établissement là-bas. Malheureusement, on peut prévoir que le nombre de ceux qui ne pourraient disposer d'aucune fortune serait dans une proportion plus grande; aussi le déficit momentanément que devrait combler la Confédération s'élèverait-il à un gros chiffre. Un moyen

### FEUILLETON

## LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

Miss Cora Butterfly l'attendait de pied ferme.

Dès son entrée dans le monde, son père, le vieux Samuel Butterfly, lui avait tenu ce petit discours qui devait être sa règle de conduite et son évangile : « Ma chère Cora, je t'aime tendrement et je veux faire ton bonheur. Je te donne mille dollars par an. Avec cette somme et les dettes que tu pourras faire, tâche de trouver un mari. Dans cinq ans, si tu n'as pas réussi, ta pension sera réduite à cinq cents dollars, auxquels, il est vrai, j'ajouterai ma bénédiction paternelle. Voici le premier quartier de ta pension. »

Ce discours pathétique fit le plus grand effet sur la belle Cora. Depuis trois ans, elle cherchait un mari, cette chose si commune et si précieuse : tous les jours, elle jetait sa ligne au hasard dans cette population immense et bigarrée qui remplit New-York; mais, au moment de mordre à l'hameçon, les plus gros poissons se retiraient précipitamment, et Cora restait fille en dépit de tous ses efforts. Aussi pourquoi n'en vouloir qu'aux millionnaires? Peu à peu ses prétentions avaient diminué. Elle voyait avec frayeur approcher le terme fatal et les cinq cents dollars de pension. Sa beauté devenait célèbre, et pour une fille à marier une beauté célèbre est une beauté perdue. Elle le sentait, et tournait ses beaux yeux candides sur les étrangers qui arrivaient à New-York; ceux-là du moins n'avaient pas entendu parler d'elle. De là le succès de Bussy. D'ailleurs le Parisien était aimable; il avait de l'esprit, il paraissait riche : il pouvait l'emmener à Paris, cet Eldorado de toutes les femmes de l'univers. Que de raisons de le séduire! Dans cette attente, les heures paraissaient des siècles. Le cœur de la belle Cora battait fortement. Enfin Bussy parut.

pratique serait alors de contracter un emprunt national, à un taux modéré et remboursable par l'autorité fédérale dans un laps de temps aussi court que possible; celui-ci aurait lieu lors de l'acquiescement complet par les colons des avances faites sur une déclaration de pauvreté et de moralité. Dans ce cas, les communes intéressées pourraient aider aussi leurs ressortissants par des secours pécuniaires, ou, ce qui vaudrait peut-être mieux, en se portant cautions pour ceux-ci vis-à-vis de la caisse fédérale.

Il nous semble entendre d'ici quelques-uns de nos lecteurs, si ce n'est tous, dire en souriant que l'auteur de ces lignes arrange les choses comme *des noix sur un bâton*, en un mot, que son projet de projet mérite la qualification de *chimère*, mot dont il a eu du reste la précaution de se servir en commençant la seconde partie de cet article. Dans ce cas, la seule excuse que nous mettons en avant pour toute défense, c'est que nous sommes convaincus que l'avenir tient en réserve des ressources toujours nouvelles, puisqu'il doit suffire à des besoins toujours nouveaux, et que ce qui est impossible aujourd'hui sera faisable dans un moment donné. Pour finir, qu'on se serve où qu'on ne se serve pas des moyens indiqués plus haut, on reconnaîtra tôt ou tard que notre patrie aurait un grand intérêt à avoir une colonie nationale qui répondrait au besoin d'activité sans cesse croissant de notre population, régulariserait l'émigration suisse, donnerait à notre commerce une nouvelle vie et qui, tout en devenant une source de prospérités matérielles pour la mère-patrie, ferait connaître et aimer au delà des mers ses institutions républicaines.

H. R.

Nous avons un ami qui possède dans ses cartons des choses charmantes, écrites comme le cœur les dicte, suivant les souvenirs et les impressions du moment. M. Lambossy a bien voulu nous laisser butliner quelques instants dans ce petit trésor littéraire et nous espérons que ce ne sera pas la dernière fois. Ce qui suit est tiré d'un cahier manuscrit renfermant plusieurs morceaux de ce genre que l'auteur appelle ses *Glamures vaudoises*. Ces scènes prises sur le fait et habilement décrites formeraient, réunies en volume, un tableau des plus vrais de notre vie rustique. M. Lam-

Sans se lever, d'un geste et d'un sourire gracieux, elle le salua et l'invita à s'asseoir. Bussy, qui ne s'étonnait pas facilement, fut étonné de cet accueil. Malgré les avertissements de Roquebrune, il n'avait pas cru trouver tant d'aisance dans une situation si délicate; surtout il avait peine à s'habituer à ce balancement continu du fauteuil, que la conversation n'interrompit pas.

« Après tout, pensa-t-il, c'est l'usage à New-York. Pourquoi serais-je étonné de ce sans-gêne charmant? Si les femmes d'Amérique renoncent à cette étiquette d'Europe qui les protège aussi efficacement que leur propre vertu contre l'audace des hommes, est-ce à moi de le trouver mauvais? »

Cette réflexion lui rendit sa hardiesse et sa gaieté accoutumées. Il parla d'amour avec feu; sur ce sujet, entre gens de sexe différent, la conversation ne tarit pas. Il parla aussi de constance et se donna pour un Amadis. Cora, qui ne s'en souciait guère, feignit de le croire, et lui demanda d'un air provoquant qu'elle beauté il préférerait à toutes les autres. Bussy répondit galamment

bossy est d'ailleurs connu dans la Suisse française par des publications littéraires de mérite; qu'il nous suffise de citer ses *Souvenirs d'Italie*, reproduits dans le temps, en feuilleton, par le journal *Le Pays*.

### Une cuisine à la campagne il y a trente ans.

Nous prenons ce mot dans le sens le plus restreint; par *cuisine*, nous entendons cet espace multiforme où s'apprêtent les aliments et où se trouvent et se conservent les ustensiles *ad hoc*.

La cuisine est le lieu où se retrouvent et se réunissent, durant les longues soirées d'hiver, les membres de la famille que le travail extérieur a dispersés et retenus comme éloignés pendant la belle saison; elle est, à ce point de vue, le creuset où s'épurent et se retrempent les affections.

La cuisine est pavée de briques et son plafond est enfumé et noir comme l'ébène. Un *ratelier*<sup>4</sup> qui fait face à la porte, supporte et étale la vaisselle représentée par des assiettes de faïence, de terre plus commune encore, et par des plats et des soupières de même qualité. — Au rayon supérieur sont retenus, dans des mortaises, les ustensiles de cuivre et de tôle derrière lesquels se cachent, comme honteuses de leur infériorité et de leur grand âge, les cafetières à fond jaune et à chaussees qui faisaient les délices de nos grand'mères, et que de plus modernes, de plus élégantes, pour ne pas dire de meilleures, ont fait reculer ici à une hauteur qui semble indiquer l'éloignement des siècles qui les créa, et donner la mesure de la répugnance qu'elles inspirent aux goûts luxueux de notre époque. — Entre les deux rayons inférieurs, beaucoup plus espacés que

<sup>4</sup> Dressoir à plusieurs gradins où l'on étale la vaisselle. Ce meuble, relégué aujourd'hui à la campagne, ornait jadis les salons. Les comtesses et grandes dames avaient des dressoirs à trois gradins, les femmes des chevaliers à deux gradins, les autres sans gradins. — Ces gradins, qui paraissent avoir indiqué le rang, signifiaient-ils peut-être les pas faits pour se rapprocher du chef suprême de l'Etat? Et notre âge ferait-il l'explication ou la satire de cette distinction, en tolérant pour tous un nombre indéterminé de gradins qui ne conduisent qu'aux trônes des araignées qui ont suspendu leur toile dans l'espace ménagé entre le dressoir et le plafond, espace hors de l'atteinte salutaire du balai.

qu'il ne l'avait jamais su avant ce jour, mais qu'il commençait à le comprendre. Il fit le portrait flatté de la belle Américaine, n'oubliant ni la couleur de ses cheveux, ni le bleu de ses yeux, ni le rose de son teint, ni la rondeur de sa taille, ni même le goût de sa toilette. Tout en parlant, il se rapprocha d'elle, lui prit la main et la baisa avec la ferveur d'une âme dévote; elle la retira sans se fâcher, et recula les yeux baissés et les joues couvertes de rougeur. Bussy devint plus pressant; il ne feignait presque plus d'amour, il commençait à se sentir gagné par l'émotion réelle ou feinte de miss Cora.

Tout à coup, au moment où Bussy allait oublier toute la terre et les sages avis du Canadien, miss Cora fit à notre héros une question qui tomba sur son amour comme une douche d'eau glacée, et l'éteignit. Elle lui demanda s'il voulait demeurer en Amérique et s'il était riche.

(La suite prochainement.)